

Bilan

I CONGRESO INTERNACIONAL LÍMITE(S) IDENTITARIO(S) EN EL CINE Y LA LITERATURA DE ÁFRICA (LICLA)

Dans le village invisible de LICLA



Il existe des lieux qui ne se construisent pas avec de la pierre, mais avec de l'attention. Des lieux qui n'apparaissent sur aucune carte et qui, pourtant, existent avec une vérité plus profonde que bien des villes visibles. Des lieux faits d'écoute, de mémoire partagée, d'hospitalité pour des questions qui ne souhaitent pas encore devenir réponses. Pendant deux jours d'avril, un de ces lieux s'est ouvert à Albacete. Il avait des salles, des couloirs, des tables, des horaires, des portes vitrées et le murmure familier de toute rencontre universitaire. Mais ce n'était là que sa forme extérieure. En réalité, ce village invisible portait un autre nom : **LICLA**. Et durant deux jours, il a pris la forme concrète, laborieuse et lumineuse de la Faculté d'Éducation d'Albacete, où le congrès consacré aux limite(s) identitaire(s) dans le cinéma et la littérature de l'Afrique a réuni des voix venues de différents territoires, langues et parcours.

C'est **Maître Ségur** s'est arrêté en franchissant le seuil, comme si certains lieux ne se visitaient pas, mais s'éveillaient. Il a regardé la lumière suspendue dans le hall, le mouvement initial de ceux qui arrivaient avec leurs dossiers et leurs attentes, l'agitation encore intacte des premières heures, et il a compris qu'il ne s'agirait pas seulement d'un congrès, mais de quelque chose de plus rare et de plus délicat : une forme provisoire de communauté. À ses côtés, **Maese Guzmán** a attendu en silence avant d'acquiescer, avec cette sérénité des terres sèches qui savent reconnaître l'eau avant même de la voir apparaître. Ils n'avaient pas besoin de beaucoup parler. Il suffisait de percevoir que la Faculté changeait de nature et que, pour quelques jours, elle cesserait d'être un simple bâtiment pour devenir seuil, chemin, cercle.

Au cœur de ce village marchait déjà **LICLA**. Elle n'est pas entrée comme entrent les personnes, car elle appartenait plutôt à cette lignée des figures véritables des récits : celles qui ne réclament pas le premier plan et qui, pourtant, ordonnent tout depuis une centralité discrète. Sur ses épaules, elle portait un joug auquel étaient suspendues deux jarres. L'une était intacte. L'autre, fissurée. De la jarre blessée tombait un fil d'eau continu, humble et tenace. À peine un goutte-à-goutte. Mais c'est ce filet d'eau qui allait donner sens à tout ce qui se produirait. L'histoire de cette femme qui, sans le savoir pleinement, arrose le

bord du chemin avec l'eau qu'elle perdait de sa jarre a accompagné le congrès comme une vérité secrète : souvent, ce n'est pas ce qui est intact qui féconde, mais ce qui, ne pouvant être entièrement retenu, laisse le monde fleurir sur son passage.

L'inauguration a ouvert le cercle. Peu après, **Bárbara Fraticelli** a déposé au centre trois mots qui ont continué à résonner tout au long des journées comme s'ils n'avaient jamais cessé d'être prononcés : *espace, mémoire, identité*. Elle ne les a pas proposés comme des définitions, mais comme des seuils. À travers eux, la complexité du monde a commencé à entrer, et le village invisible de LICLA s'est peuplé de présences.

Dans la table consacrée aux **identités féminines**, **Naomi Casañas Padrón** a exploré la transformation dans *Les Veilleurs de Sangomar*, où le féminin apparaissait comme lieu de passage et de métamorphose. **Nassima Kerras** a plongé dans le corps féminin de la littérature francophone nord-africaine comme dans une archive de marques, de blessures et de résistances. **Fatima Oubellihi** a montré comment l'Autre surgit dans la construction identitaire dans *Julienne* de Scholastique Mukasonga, révélant qu'il n'y a pas d'identité sans frottement, sans altération, sans exposition.

Dans une autre salle, une autre dynamique prenait forme. **Marina Isabel Caballero Muñoz** a fait entendre la musique qui traverse l'écriture de Léonora Miano ; **M. Liliana Rubio Platero** a montré comment la littérature, le cinéma et la musique africains peuvent entrer dans l'enseignement des langues comme une nécessité ; **María Teresa Pisa** a interrogé les femmes de Fatou Diome sous l'ombre persistante de Pénélope.

Et pendant que tout cela se déroulait, **María** était là elle aussi, bien que de loin. Elle n'a pas pu être physiquement présente à chaque moment, mais elle a accompagné le congrès avec le cœur, suivant son rythme depuis une autre rive. Il est des fidélités qui n'occupent pas une chaise et qui pourtant accompagnent. Dans le village invisible de LICLA, María a fait partie de tout ce qui s'est joué, par ce lien secret où la proximité dément la distance.

L'après-midi a continué de se déployer. **Oi N'Goran Hyacinthe N'Goran** a apporté un regard historique sur l'Afrique vue par les Africains à travers la littérature, le cinéma et la musique, et dans son intervention il y avait plus que du savoir : il y avait engagement, soutien, présence offerte. Hyacinthe n'a pas seulement participé ; il a contribué à rendre possible l'existence même du village. Sa présence avait quelque chose d'une colonne discrète. Il en fut de même pour **Aka Linda**, dont l'implication dans l'organisation du congrès a été constante et généreuse. Tous deux ont modéré, participé, collaboré, soutenu l'architecture invisible de la rencontre. En eux, le congrès a trouvé non seulement une pensée, mais aussi un soin.

À proximité de Hyacinthe, **Laurence Chapuis** s'est plongée dans Mudimbe et dans la réciprocité du percevoir ; **Pilar Egüez Guevara** a apporté les représentations afrodescendantes du cinéma documentaire depuis l'Équateur. Parallèlement, la table consacrée aux **identités LGTB et queer** a ouvert un espace décisif avec **Elisabet Sánchez Tocino**, **Urbain Ndoukou-Ndoukou**, **Majda Meftahi** et **Loubna Nadim**, qui ont pensé le corps, la performance, la colonialité du genre, les sexualités dissidentes et les transgressions identitaires comme des territoires où se révèlent, avec une intensité particulière, les fissures de l'ordre et les possibilités d'autres manières d'exister.

Parmi celles et ceux qui ont donné forme au rythme du congrès se trouvaient aussi **Ana** et **María** dans la modération des tables. Modérer ne consiste pas seulement à distribuer le temps : c'est offrir un espace, soutenir le fil, veiller à ce que chaque voix trouve sa place. Elles ont, elles aussi, contribué à façonner le village invisible de LICLA. Il est des rencontres que l'on retient pour celles et ceux qui ont pris la parole, mais aussi pour celles et ceux qui ont su prendre soin de la respiration de cette parole.

Alors est arrivé **Kilema**.

Et avec lui, le congrès a trouvé une autre forme de vérité. Son **Concert didactique de musique et d'oralité à Madagascar** n'a pas été une simple pause entre les sessions, ni un interlude agréable au milieu de la rigueur académique. Il a été le moment où le dispersé s'est rassemblé. Ce qui, durant la journée, avait pris la forme d'analyses, de lectures, de mémoire ou de débats, a trouvé en Kilema un battement commun. Le concert fut un succès, certes, mais surtout une communion. Une réunion d'âmes. Les voix, les corps, les histoires, les langues, les trajectoires diverses ont semblé, l'espace d'un instant, entrer dans une même respiration. Maître Ségur a écouté les yeux fermés ; Maese Guzmán a laissé la musique le traverser avec une gratitude silencieuse ; **Nadine** a senti qu'il est des moments où la pensée ne s'incarne pleinement que lorsqu'elle devient rythme. Et LICLA, à la lisière de la scène, a continué de laisser tomber l'eau de sa jarre, comme si chaque goutte accompagnait la cadence de cette union.

Après le concert, cette communion s'est prolongée dans la chaleur d'un moment partagé, entre conversations proches, joie sereine et fatigue féconde. Les noms ont alors commencé à se détacher de la formalité du programme pour entrer dans une autre mémoire : celle de la proximité.

Le lendemain matin, le village tenait toujours. **Eric Kumi Frimpong**, **Jesús Guzmán Mora** et **Sanae Dahman** ont apporté avec eux le pouvoir, la résistance, la ruine et l'exil intérieur, rappelant que la littérature peut encore être une manière de ne pas céder. **Victor Kabré** et **Sabah Mnasri** ont fait dialoguer cinéma et narration à travers un regard capable de révéler les plis de la représentation. Plus tard, **Beatriz Álvarez Palanca**, **María Teresa Bermúdez de la Puente Campos** et **José María Fernández Vázquez** ont abordé les identités hybrides, les imaginaires migratoires et l'interculturalité ; **Carla Figueiras Catoira**, **Hiba Ben Farhat**, **Iraide Pérez Blanco** et **Fillipe Silveira Neves** ont poursuivi le travail sur la mémoire, le trauma, la violence, la poésie et les traces, comme on recueille une à une les fleurs déjà écloses au bord du chemin.

Dans les dernières tables, l'intensité ne s'est pas atténuée : elle s'est clarifiée. **Alfredo Segura Tornero** a conduit *Jacaranda* du texte à l'espace public ; **Habiba Fontaine Matnoussi** a interrogé les limites identitaires et les figures afrodescendantes dans le cinéma français contemporain ; **Aka Linda** et **Koné Kadidiatou** ont rendu visible la résilience dans la narration de Sylvain Kean Zoh ; **Jacqueline Evaristo** a tissé des liens entre histoire, mémoire et conflits identitaires au Mozambique. Enfin, **Boni Menelick Martial Boni**, **Gninwoyoho Euphrasie Ouattara**, **Mathurin Ovono Ebe** et **Manuel Gómez Campos** ont porté au dernier moment du congrès la question décisive de la langue, de la traduction, du *womanism*, de la tradition, de la modernité et du passage d'une cosmovision à une autre à travers la parole.

Lorsque le moment de conclure est arrivé, personne n'a eu le sentiment de fermer quelque chose d'achevé. Il semblait plutôt que le chemin commençait à apparaître dans sa totalité. Tous ont alors regardé LICLA. Elle continuait de marcher. La jarre fissurée continuait de laisser échapper l'eau. Et désormais, ce qui n'était qu'intuition devenait visible : de part et d'autre du chemin avaient fleuri des fleurs. Non pas un jardin ordonné, ni un dessin prémédité, mais une ligne libre, vivante, irrégulière. La floraison avait eu lieu précisément là où l'eau n'avait pas pu être retenue.

Maître Ségur a parlé le premier et a dit qu'il existe des congrès qui rassemblent des savoirs, et d'autres, plus rares, qui parviennent aussi à rassembler sensibilité, responsabilité et communauté. Maese Guzmán a ajouté que chaque intervention avait été une forme d'eau et qu'aucune ne s'était perdue. Nadine a regardé le chemin. María, depuis la distance, en faisait toujours partie. Ana, Hyacinthe et Linda restaient inscrits dans la mémoire du congrès comme celles et ceux qui avaient contribué à soutenir le village. Et tous ont compris que ce qui avait été vécu ne s'arrêtait pas là.

Car le village invisible de LICLA, loin de se dissoudre, demeurait déjà convoqué à nouveau.

Et ainsi, avec les noms de toutes celles et ceux qui avaient pris part à cette rencontre, une promesse restait déposée. Lorsque le temps aura passé sans bruit, lorsque les paroles auront trouvé leur place dans la mémoire et que chacun aura poursuivi son chemin, il viendra un instant — presque imperceptible — où l'air changera de nouveau. Alors, au seuil du village invisible, Maître Ségur et Maese Guzmán reviendront les premiers. Ils ne feront aucun geste pour appeler. Ils s'arrêteront, comme la première fois, et écouteront, posant leur regard sur la terre, comme ceux qui savent reconnaître ce qui n'est pas encore tout à fait advenu. Ils n'auront pas besoin de convoquer par des mots. Ce sera LICLA, dans son pas silencieux, qui le fera. Sa jarre fissurée continuera de laisser tomber ce fil d'eau léger et constant que nul ne retient et qui pourtant arrive toujours. Et là où il tombera, une fois encore, le chemin commencera à s'ouvrir. Non dans le fracas, non dans l'urgence, mais avec la fidélité discrète de ce qui revient parce que cela n'a jamais totalement disparu.

Et ainsi, les habitants du village — ceux qui furent là et ceux qui ne sont pas encore arrivés — sentiront l'appel. Non comme un ordre, mais comme un souvenir qui s'éveille. Ils viendront de loin ou de près, par la parole, par la musique, par l'image ou par le silence, et reconnaîtront à nouveau le chemin.

Elle a continué à marcher avec la sérénité de celle qui connaît le secret des choses vulnérables. Du bord fissuré continuait de tomber l'eau. Et désormais, tous le savaient : c'est la fissure qui unit ; c'est la perte qui féconde ; c'est ce qui ne peut être conservé intact qui prépare le mieux le retour.